



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

JAMAIS la mode n'a été aussi libérale qu'elle l'est aujourd'hui, et on peut se flatter qu'elle a parfaitement suivi les progrès du siècle en s'affranchissant des dominations ridicules qu'elle imposait à nos mères. Alors il n'y avait qu'un genre, une nuance, une coupe, et hors de là point de salut. Jeune ou vieille, brune ou blonde, il fallait se soumettre à la fantaisie adoptée, il fallait, *de par la loi*, porter sa robe courte, bien que l'on eût désiré avoir ses chevilles cachées, ou se coiffer d'un chapeau écourté jusqu'aux oreilles, malgré que l'on eût compris combien une passe plus avancée eût été avantageuse à la physionomie. Maintenant, il n'existe plus de ces ridicules sujétions. On se pare selon soi, et certes, on y gagne toujours quelque

chose. Les magasins de modes de Paris les plus distingués excellent aujourd'hui dans ce principe, qu'il faut à chaque femme sa forme, sa nuance, ses ornemens. M^{me} Martin Célianne possède surtout ce talent de bien choisir, de bien harmoniser la coiffure avec la physionomie, et ses modes se font distinguer autant par un tact heureux, que par leur élégante simplicité. Aussi nous empressons-nous d'annoncer la nouvelle branche d'industrie qu'elle vient d'ajouter à sa maison, persuadés qu'elle doit lui mériter un égal succès, et de nouveaux éloges.

M^{me} Martin Célianne se charge aujourd'hui de tout ce qui constitue la toilette de cour et de ville. La partie élégante des trousseaux, les parures de circonstances, celles même que l'on voudrait se faire faire, ou offrir dans une gracieuse fantaisie; toutes ces choses brillantes et légères qui prennent leur attrait dans leur disposition et le goût de leur ensemble, tout cela enfin se confectionne dans la maison de M^{me} Martin Célianne*, avec une recherche et une supériorité qui ne peuvent qu'ajouter à la réputation des *modes de Paris*.

Les dernières modes que nous y avons vues étaient destinées à la cour de Suède. Selon l'étiquette de cette contrée, tout devait être noir, gris ou blanc; la disposition des ornemens même était soumise aux usages de la cour, et telles manches ne devaient pas avoir plus de quatre garnitures, sous peine d'être inadmissibles dans le cercle royal. Pour relever ces nuances un peu sévères, on avait employé beaucoup de blonde, et il est surprenant de voir des choses aussi charmantes dans des limites aussi sombres.

— Nous ne ferons aucune nomenclature des nouveautés de cette semaine. Le moment de la chasse et des vacances a tellement multiplié les départs pour la campagne, que l'on semble ne s'être occupé que de chevaux de poste et d'emballage.

* Rue Castiglione.

Notice particulière

SUR LE

FILS DE NAPOLEON.

On a inséré dans la *Revue de Paris* quelques lettres de Vienne donnant des détails doublement intéressans sur la mort du duc de Reichstadt, en ce qu'elles sont écrites par une femme et remplies d'un caractère touchant de philosophie et de sensibilité. En voici quelques extraits.

..... « Mes pressentimens ne me trompaient pas. Je t'écris » au son lugubre de toutes les cloches de Vienne. C'est le signal du » convoi de ce pauvre duc de Reichstadt. Il est mort avant-hier à cinq » heures du matin sans la moindre convulsion.

» Sa mère ne l'a point quitté depuis son arrivée. Elle était au pied » de son lit quand il a expiré. Un frémissement convulsif s'est emparé » d'elle; et depuis lors elle a la fièvre. On la dit elle-même très- » malade de la poitrine.

» L'Archiduchesse Sophie, femme de l'Archiduc François, est in- » consolable. Elle avait pour ce malheureux jeune homme une affection » qu'il payait du plus tendre retour. Tout le tems de sa maladie elle » ne l'a pas quitté d'une minute, quoiqu'elle fût grosse et qu'elle eût » besoin des plus grands ménagemens. C'est elle qui a vaincu la ré- » pugnance qu'il témoignait à se faire administrer. Prenant le prétexte » de ses couches, dont le moment approchait, elle a voulu recevoir tous » les sacremens, même celui de l'extrême onction. Entraîné par son » exemple, et bien plus encore par ses instances, il s'est soumis à un » devoir qu'il n'envisageait que comme une affaire d'étiquette.

» Je ne sais si le contraste de cette jeune femme, prête à donner le » jour à une nouvelle créature, et la figure de ce jeune homme expirant » au printems de sa vie, a frappé les spectateurs; mais de toutes parts ce » n'étaient que gémissemens et que sanglots.

» Depuis ce jour le mal n'a fait qu'empirer, et la preuve que le

» pauvre patient ne se faisait aucune illusion sur son état, c'est qu'il
 » avait fait faire son portrait pour cette même archiduchesse Sophie,
 » et qu'il a fait graver au bas : SOUVENIR ÉTERNEL D'UN MOURANT.....
 » Et celle-ci est accouchée tout récemment. Juge combien on doit re-
 » douter pour elle l'impression d'une perte aussi douloureuse !

» On prétend que, par un hasard singulier, il est mort dans la chambre
 » que son père occupait à Schœnbrunn et sur le lit où il couchait. Qui
 » sait si ce n'est pas dans cette même chambre et sur ce lit même que
 » Napoléon a conçu la première idée de son mariage avec Marie-Louise ?
 » Hélas ! à cette époque il ne prévoyait pas que le fruit de cette union
 » ne parviendrait pas à sa maturité, et que déshérité de sa couronne,
 » l'héritier de sa gloire mourrait sous l'uniforme autrichien.

» Qu'importe qu'on lui rende à cette heure, pauvre exhéredé qu'il
 » est, les mêmes honneurs qu'aux archiducs d'Autriche ! Ces tristes
 » honneurs peuvent-ils se comparer à ceux dont son berceau fut en-
 » touré ? et sa place entre les momies de cette illustre maison, vaut-elle
 » celle que la nature lui avait marquée près de son père, soit à Sainte-
 » Hélène, soit à la place Vendôme au pied de cette belle colonne qui
 » porte jusqu'aux cieux les titres de leur gloire commune ?

» Tout est fini. Tout est tranquille. Il ne nous reste plus rien du
 » *Fils de l'Homme*, et sa dépouille mortelle repose maintenant parmi
 » celles de la famille impériale, près de la place qui attend son aïeul.
 » Là, comme pendant sa vie, il est loin du sol qui l'a vu naître. Que
 » ne puis-je de mon souffle y transporter ses cendres, et les voir bientôt
 » réunies à celles de son père !.....

..... Il y avait tant de choses dans cette jeune tête ! Les médecins
 » disent qu'on ne pouvait en voir une plus merveilleusement organisée,
 » et les regrets de ceux qui ont vécu dans l'intimité de ce prince,
 » attesteront aussi l'excellence de son cœur.

» Quelqu'un, que ses relations avec le duc de Lucques met à même
 » de savoir ce qui se passe à la cour, m'a dit qu'elle était plongée
 » dans le deuil le plus profond, et qu'on redoutait beaucoup l'effet que
 » cet événement a produit sur l'empereur.

» On m'a promis des cheveux de ce pauvre duc ; si on tient parole,
 » je t'en enverrai. »

ALBUM.

LES JUIFS EN POLOGNE. — La cité de Cracovie, en Pologne, contient 40,000 habitans environ ; la plus grande partie de sa population se compose de juifs. Ils ont tous le même costume ; ils portent une robe noire et la chevelure très-longue, ils ont toujours un grand bâton à la main, et leurs chapeaux, dont les bords sont très-larges, sont ordinairement garnis de fourrure. La partie de la ville qu'on appelle le Mont-Vistule est exclusivement habitée par les juifs. Si vous pénétrez dans ce quartier, vous verrez les juifs accourir vers vous, vous prendre la main, et vous supplier de la manière la plus touchante de leur acheter quelque chose. Les femmes portent aussi la chevelure très-longue et des bonnets d'étoffe garnis aussi de fourrure. Le costume des jeunes filles diffère un peu de celui des femmes mariées ; la différence consiste en un mouchoir rouge attaché autour de la tête en guise de turban, et en des boucles de cheveux tombant sur le dos et les épaules.

— On montre aux curieux depuis quelques jours, sur le boulevard du Temple, une femme qui mange des animaux, et qui est la même, dit l'affiche, qui dévora, à Liverpool, 174 chats dans l'espace d'une année. La femme-phénomène doit avoir une prime de la corporation des rats.

— On a reçu il y a quelques jours au bureau de l'amirauté, à Londres, quelques bouteilles de vin retirées du *Boyne*, naufragé il y a trente-sept ans, près de Spithead. Nonobstant ce long laps de tems, les bouchons sont très-bien conservés ; mais les bouteilles étaient toutes couvertes d'huîtres qui s'y étaient attachées. On a l'espoir de parvenir à retirer également du *Boyne* une partie de l'argenterie qui s'y trouvait au moment du naufrage.

DÉLICATESSE DU DUC DE DEVONSHIRE. — Voici une petite anecdote arrivée au dernier bal donné par le duc de Devonshire, et citée dans le *Journal de la Cour*. Lady E*** y perdit un diamant d'un très-grand prix, et en envoya la monture au valet-de-chambre du duc, en le priant de le faire chercher et de le lui rapporter s'il était retrouvé. Quelques jours après, elle le reçut, et dans la satisfaction d'un si heureux

hasard, elle entra chez un bijoutier, afin de savoir la valeur du bijou qu'elle avait failli perdre. « Je puis d'autant plus facilement vous le dire, répondit le bijoutier, que c'est celui-là même que j'ai vendu avant-hier à une personne qui m'avait apporté la monture, et qui est venue la reprendre sans se faire connaître. » Le duc de Devonshire n'avait pas voulu qu'une telle perte fût faite chez lui. Sa galanterie fut charmante sans doute, mais on ignore, dit le journal anglais, quelle conduite lady E*** crut devoir tenir après en avoir été instruite ; dut-elle renvoyer le diamant ?

OUVRAGES NOUVEAUX. — Le titre *sous les Tilleuls*, avait stimulé l'intérêt en faveur du roman de M. Alphonse Karr, et la controverse qu'il excite aujourd'hui lui assurera sinon du succès, au moins de la réputation. Ce roman tout original et écrit avec verve, a le mérite de ne ressembler à aucun. C'est l'œuvre d'un jeune homme hardi, qui n'a pas eu peur des paradoxes. Plusieurs scènes ont été critiquées ; celle où l'amant dédaigné, repoussé, est indiscrettement témoin du bonheur de son rival, qu'il ne dédaigne pas d'épier jusque dans la chambre nuptiale. « Quand Adam est mis dehors du paradis terrestre, dit un spirituel critique, Milton place deux anges armés d'épées flamboyantes à la porte. » Le héros de M. Karr, mériterait pour prix de son indiscrétion, d'être lapidé comme son patron, car il s'appelle Étienne. Au reste, ce qu'il voit, ce qu'il entend lui tourne la tête, un fqu seul peut faire la catastrophe de son amour. Cet amour qui commence comme une idylle au milieu des fleurs, et dont les premières scènes vous flattent par une pudeur délicate, se termine par une atroce séduction et une épouvantable profanation de la tombe.

Danton, le fameux Danton, se procura aussi l'horrible plaisir de déterrer sa première femme, et de lui donner comme Stephen à sa maîtresse, *un dernier baiser sur ses lèvres de cadavre*.

POÈME A LADY BYRON. — Lord Byron était capricieux dans ses admirations, surtout envers les femmes. M^{me} de Staël, vantée avec tant d'enthousiasme dans les notes de *Child-Harold*, n'était pas épargnée dans ses humeurs critiques. Il se plaisait à répéter les épigrammes faites contre elle, entre autres celle-ci.

Quel talent ! quel esprit ! quel sublime génie !
 En elle tout aspire à l'immortalité !
 Et jusqu'à son hydropisie,
 Rien n'est perdu pour la postérité.

Le noble médisant ne faisait grâce du reste à aucune femme. Quant à lady Byron, il en parle avec une rancune cruelle. C'est à elle qu'est adressé ce poème inédit intitulé : *Malédiction Conjugale*, et qui fut composé, nous apprend lady Blessington, un jour où le poète avait lu dans un journal que lady Byron était malade. En voici le début :

« Et tu as été triste... cependant je n'étais pas avec toi ; et tu étais malade... cependant je n'étais pas là. Je croyais que le bonheur et la société ne pouvaient être que là où je n'étais pas... La douleur et le chagrin ici ! Mais serait-ce donc vrai?... Eh bien ! alors c'est comme je l'avais prédit : et ce sera de pire en pire ! car l'âme revient sur elle-même après avoir blessé une autre âme, et le cœur naufragé reste froid pendant que la tristesse recueille des débris épars. Ce n'est ni dans la tempête, ni dans le moment de la lutte contre les flots que nous nous sentons accablés, que nous désirons n'être plus ; mais plus tard, quand le silence règne sur le rivage, et que nous avons tout perdu, excepté un souffle de vie... etc., etc. »

ROME. — M. Rubini vient de signer un engagement avec le directeur de l'Opéra de Rome. Ce premier ténor, logé aux frais de l'entrepreneur, recevra 26,000 fr. pour vingt-quatre représentations données le printemps prochain. — M^{me} Malibran fait fureur dans la capitale du monde chrétien. Qu'elle joue Rosina ou Desdemona, la foule n'est pas moins grande. Les Romains supportent la chaleur comme des Africains quand il s'agit d'aller entendre *le Maure de Venise*. On dit du bien du ténor Salvi, qui chante avec M^{me} Malibran. Cette virtuose a voulu faire entendre des romances françaises à son nouveau public ; elle en a chanté plusieurs dans la scène de la leçon du *Barbier de Siviglia* ; cette exhibition a paru singulière à des oreilles italiennes. Le parterre a témoigné hautement son hilarité en faisant chorus sur chaque refrain. Le *fasco* des chansons n'a pas eu d'influence fâcheuse sur le succès de la cantatrice, les transports d'enthousiasme ont repris leur cours dès qu'elle est revenue aux mélodies de Rossini.

— L'affaire de l'Odéon est tout-à-fait terminée ; il est décidé que ce théâtre sera successivement exploité par la Comédie Française et la nouvelle société de l'Opéra-Comique. Chacune de ces deux entreprises y donnera deux représentations par semaine, se partageant loyalement les bons et les mauvais jours. Cet arrangement commencera aussitôt que la salle aura été réparée, nettoyée, etc., et grâce à lui le faubourg Saint-Germain ne sera pas plus long-tems privé d'un spectacle qui lui est

nécessaire. Si ce projet réussit, si les deux théâtres qui ont demandé à l'exploiter et en ont obtenu l'autorisation font preuve de zèle et d'activité, on laissera les choses en cet état; seulement, il serait possible que l'opéra italien y vint aussi une fois par semaine.

— On peut annoncer enfin la résurrection de l'Opéra-Comique. Samedi tout a été terminé. Un bail a été signé par le syndic des créanciers de la faillite, et à cinq heures, M. Paul, gérant de la société actuelle, a été installé dans la salle du théâtre des Nouveautés. Maintenant, quand ouvrira-t-il? Suivant toutes les apparences, ce sera dans le commencement du mois d'octobre, afin de donner le tems à l'administration nouvelle de faire à la salle quelques réparations indispensables et de lui rendre surtout un air de fraîcheur qui lui manque de puis longtemps.

AVIS AUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS. — De toutes parts on fait tant d'éloge des compositions vraiment parfaites de feu le savant pharmacien *Husson C^{***}*, que nous nous plaignons comme les plus distingués journaux de Paris, de contribuer à les faire connaître; l'une, nommée *EAU PHÉNOMÈNE*, arrête la chute des cheveux, les fait épaissir et croître, les préserve de blanchir et de se décolorer, même dans l'âge le plus avancé; l'autre, *SPÉCIFIQUE PHÉNIX*, autorisé du ministre de l'intérieur, comme reconnu pour calmer de suite les douleurs si aiguës des cors, oignons, durillons et œils de perdrix, les fait fondre sans les sentir nullement. Le pot est de 3 fr.; le flacon de l'Eau Phénomène, 5 fr.; et la demi-bouteille, 15 fr. *Ils se trouvent au Havre, chez M^{me} V^e Husson C^{***}, rue Saint-Louis, n° 7, et chez le Concierge de son ancienne demeure, à Paris, rue Meslay, n° 30; les moindres envois que l'on y fait sont d'une demi-douzaine.*

Ces deux spécifiques sont assurément placés au premier rang des heureuses découvertes qui honorent le monde savant, ils sont inimitables et incorruptibles. On doit se méfier des contrefaçons. (AFFRANCHIR.)

— La belle souscription aux *OEUVRES COMPLÈTES DE CHATEAUBRIANT*, dont nous avons annoncé déjà plusieurs livraisons, continue toujours à paraître avec la même exactitude, et les Éditeurs ont su soutenir les soins typographiques qui ont fait le succès de cette élégante entreprise. Une partie des ouvrages les plus importants sont en vente, et, selon la promesse faite au commencement de la publication, l'ouvrage sera terminé en novembre ou décembre prochain, et n'aura que 22 volumes in-8°, du prix de 3 fr. 50 c. On souscrit chez MM. *POURRAT frères, Éditeurs, rue des Petits-Augustins, n° 5, à Paris.*

A ce Numéro sont jointes les planches 912 et 913.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre: Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50, — Étranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens, n° 2, L.*, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*

PARIS. — Imprimerie de *DONDET-DUPRE*, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra
Robe d'Organdi. Capote en paille de riz. Pelerine en tulle brodé en
laine des M^{mes} de Mme Lavigne boulevard Poissonnière N^o. 18.

Published by Janet T. Fuller

0
f
o
t

100
10

10
10
10



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N. 2. près le passage de l'Opéra
Costume de fantaisie. Coiffure exécutée par M. Hulin Palais Royal N. 50.

Published by J. and J. Gullor.